

Mon corpus est composé de deux entretiens menés en 1997 par Annie-Hélène Dufour dans le cadre d'un travail de recherche sur le jardinage pour un ouvrage dirigé par Christian Bromberger sur les passions collectives et publié aux éditions Bayard en 1998. Il s'agit de l'entretien 2459 : *Une ancienne chimiste parle de sa passion pour le jardin* et de l'entretien 2461 : *Une femme présente le jardinage comme une véritable passion* archivés sur la base de données de la phonothèque de la MMSH. Dans ces deux entretiens, les informatrices d'Annie-Hélène Dufour sont des femmes qui vivent en Provence et cultivent passionnément leur jardin respectif. L'anthropologue les interroge sur cette passion. Dans l'Entretien 2459 Martine dit se tenir au courant des manifestations florales à travers des revues spécialisées. Les méthodes qui lui échappent à la lecture de ses revues et à l'apprentissage empirique, elle se les fait expliquer par d'autres passionné.e.s avec qui elle échange aussi des boutures. Elle aime particulièrement les roses et les pivoinés qui lui évoquent l'art pictural chinois et son père qui les aimait beaucoup. La teinte dominante de son jardin est le rose. Elle fait remonter sa relation fusionnelle avec les plantes à ses cinq ans, quand son parrain lui avait fait faire un jardin. Ce souvenir inaugural est marqué par l'odeur des roses et par des heures de contemplation. Elle ne tire pas de bouquet de son jardin car elle souffre à l'idée de couper ses fleurs : elle ne les consomme pas, ni ne les cueille, mais les fait vivre. Elle aime se balader et évoque un souvenir très ému d'une rencontre avec un bleuet. c'est aussi comme ça qu'elle voyageait en famille : randonnée et camping sauvage. Dans l'Entretien 2461, Jeanne qualifie son besoin de fleurs comme vital, à tel point qu'étudiante, elle allait jusqu'à se priver de manger pour pouvoir acheter des plantes. Ses premiers souvenirs de jardinage remontent à ses 8 ans, quand à Alger elle cultivait des fleurs sur sa terrasse. Enfant déjà, elle voulait être *Gentleman Farmer* . Elle considère ses plantes comme des enfants. Elle transforme son jardin mais aussi sa maison elle-même ; en abat les cloisons, repeint les murs dont elle fabrique la couleur. Sa terrasse est toute blanche et dans son autre maison à la campagne, le jardin est blanc, jaune et bleu, comme les chambres. Elle fait aussi de la peinture et prend des cours avec la méthode Berthelot qui l'autorise à mettre tout de suite de la couleur et lui apprennent à user de ses deux mains. Si les discours qu'elles tiennent sur cette passion relèvent surtout du registre de l'intime et de la biographie, nous pourrions nous demander comment cette passion s'inscrit dans le monde et dans leurs relations sociales. Aussi, puisqu'il semblerait que cette pratique, si nécessaire à leur existence, participe à leur construction identitaire nous pourrions questionner l'impact de leurs compétences sur leur conscience d'elles-mêmes. Finalement, depuis leur vie mondaine ou depuis leur intimité, dans quelle mesure la pratique du jardinage renforce-t-elle l'agentivité de ces femmes ? Nous verrons que la pratique du jardinage permet à ses femmes de tisser des relations d'interconnaissance et de se projeter dans le monde. Par ailleurs, l'influence qu'elles exercent sur les plantes leur donne conscience de leur puissance d'agir. Enfin que leurs jardins est aussi un terrain de créativité et d'expérimentations, bien que pour Martine, cette expérimentation ne sorte pas des représentations consensuelles de la féminité.

I. DU JARDIN AU MONDE ET DU MONDE AU JARDIN

Si les jardins de ces femmes sont des lieux clos sur lesquels elles règnent seules, ils n'en sont pas moins connectés aux jardins des autres, amateur-ice-s ou professionnel-le-s, et aux jardins des villes comme aux paysages terrestres. Cette passion pour les plantes qui irrigue les liens qu'elles tissent avec d'autres passionné-e-s représentent pour elles un facteur de socialisation. Martine évoque de nombreuses conversations avec ses collègues au sujet du jardinage et le lien qu'elles cultivaient à travers le don et le contre-don de boutures, lien dont elle prenait grand soin en ne donnant que des boutures déjà prises car, dit-elle, elle a le "*souci de ne pas donner quelque chose qui meurt peu de temps après*". (Entretien 2459) Jeanne, elle, mobilise ces relations pour surveiller ses plantes dans sa maison de campagne quand elle n'y est pas. Toutes deux apprennent des autres, en posant des questions directes ou bien en observant. Martine dit avoir beaucoup appris d'une amie, de ses réussites mais aussi de ses échecs ainsi que de conversations. Jeanne sollicite souvent les conseils du jardinier qu'elle appelle *Docteur Luc* (Entretien 2461). Elles tissent donc des relations privilégiées avec celles et ceux qui ont cette passion en commun, et Jeanne en tire même un certain prestige. Elle affirme qu'au marché, où elle va 3 fois par semaine, tout le monde la connaît, et tout le monde lui fait crédit. "*Ils savent que je reviendrai. Ils savent où me trouver et ils savent où j'habite.*" (Entretien 2461). Bien que la pratique du jardinage soit pour elles une pratique majoritairement solitaire et que leurs jardins soient individuels et privés, les relations d'entre-aide, de transmission et les échanges de boutures y sont d'une grande importance. Et réciproquement, ces relations dessinent les contours d'une communauté de pratique au sein de laquelle elle peuvent engager un processus de socialisation, mais aussi d'individuation pour Jeanne qui y trouve un statut particulier à travers lequel "*tout le monde la connaît*."

La lecture de revues spécialisées et les manifestations florales sont encore d'autres supports de cette communauté de pratique et constituent "*l'identité jardinière*". (Bergues, 2010 p.652) Si bien qu'elle dépasse les relations d'interconnaissance et qu'elle brouille les pistes entre monde amateur et monde professionnel. En plus de l'apprentissage avec leurs ami.e.s, elles tirent aussi profit de la démocratisation des savoirs qu'offrent les revues spécialisées. Toutes deux s'y réfèrent pour des questions techniques et artistiques. Martine en avait une armoire pleine, et quand il a fallu faire de la place, elle ne les a pas jetées mais les a données à une amie, et puis, elle pouvait garder ses fiches où elle avait noté des références de plantes et des conseils techniques. La lecture de ses revues

permet une transmission de savoir-faire semi-professionnels à ces amatrices qui augmente leur capacité d'agir et leur autonomie, n'ayant plus besoin de faire appel à un-e jardinier-ère professionnel-le pour la moindre question (en l'occurrence elles évoquent toujours des jardiniers). Dans son article *Une littérature du foyer : les livres de travaux manuels amateurs*, Claire Le Thomas met au jour la didactique du *faire* très détaillée dans les revues spécialisées pour les travaux manuels, toutes les étapes pratiques sont si bien explicitées qu'il ne s'agit ici pas

que de savoirs mais aussi de savoir-faire.¹ D'après C. Le Thomas, les énoncés didactiques de ces manuels activent directement une pratique virtuelle, ainsi “ *Le lecteur s’imagine, et même se voit, pendant qu’il parcourt le commentaire explicatif, accomplir l’opération exposée, tout comme l’auteur parait effectuer l’action dans le même temps qu’il rédige.* ”(Le Thomas, 2008, p.5). Ces revues permettent aussi des rencontres. Martine évoque une revue qui organisait un échange de plantes entre amateur-ice-s, cependant, elle n’a pas osé y participer car elle avait peur que ses plantes n’aient “ *pas grande valeur* ”. (Entretien 2459) Elle se tient aussi au courant des manifestations florales annoncées dans les revues, ce qu’elle vit comme une ascension sociale, car avant, dit-elle, “ *on avait pas d’exposition florale pour le commun des mortels, c’était surtout pour des spécialistes.* ” (Entretien 2459).

En effet leur passion pour les plantes les pousse aussi à voyager pour se rendre à des expositions florales, dans des pépinières, visiter des jardins ou bien explorer des paysages. Leur perception du monde répond à une cartographie mentale relative aux jardins et aux paysages. Quand Martine sillonne la France, elle se prépare un itinéraire pour visiter des jardins ou des pépinières et elle appréhende les particularités locales à travers sa passion : “ *j’aime bien visiter ce que je ne connais pas, voir des plantes inhabituelles. Et puis suivant les régions c’est intéressant.* ” (Entretien 2459) Elle évoque aussi des souvenirs de ses balades dans les jardins publics durant sa vie parisienne, et elle parle du Père Lachaise comme de son “ *jardin privé* ”. (Entretien 2459) Jeanne quant à elle collectionne des images et des souvenirs de paysages ; les pavots de l’Himalaya, les jardins d’Andalousie, les orangers en fleurs sur la plaine de Meknès ou encore la végétation au cœur de Londres. C’est aussi les jardins vus dans les films qui lui donnent envie de voyager. Elle confie au sujet du film *Dreams* d’Akira Kurosawa :

“Par exemple, le film *Dreams*, y avait des jardins... Je me souviens encore tellement c’était beau, à rêver... C’était à tel point que ça nous a donné envie d’aller au Japon pour voir les jardins. Nous avons le projet un de ces quatre, pour voir le Japon profond, et puis moi je l’ai dit, je veux voir les jardins. Je veux voir les jardins comme dans le film.” (Entretien 2459)

Toutes les deux se baladent beaucoup dans la campagne de leur environnement proche. L’une dit “ *j’aime bien découvrir ce pays qu’on a choisi* ”, (Entretien 2461) et l’autre “ *je pars en voiture et je me trouve en rase campagne avec les vaches, et c’est merveilleux.* ” Finalement, la pratique du jardinage renforce leur capacité d’agir en leur permettant de tisser des liens avec d’autres amateur-ices et professionnel-le-s et d’acquérir des savoir-faire au sein de ces relations comme à travers les revues spécialisées. Elle offre aussi une manière d’appréhender le monde avec des yeux experts, et renforce leur désir de mobilité.

II. LE FLUIDE

¹ La revue *Rustica*, citée par Martine, correspond effectivement à ce mode de transmission découpé en “étapes” et qui valorise le “faire soi-même”.

Mais, si leur jardinage comporte cette dimension mondaine, leur rapport aux plantes ne peut se résumer à ça. Au cœur de leurs discours, il y a surtout le rapport intime et vital qu'elles entretiennent avec les plantes. Pouvons-nous considérer que cette relation aux plantes renforcent leur agentivité, dès lors qu'elles semblent en être dépendantes ? Le mot "besoin" revient à 11 occurrences dans l'entretien avec Martine et à 3 dans celui avec Jeanne. Martine se souvient de ses retrouvailles avec l'herbe à 30 ans ainsi : " *je me suis affalée par terre, vraiment comme si je buvais la terre et l'herbe. Je suis restée comme ça, (...) C'était très enfantin, peut-être, mais c'était un besoin. Je ne pourrais pas vivre sans jardin, je crois que je serais très malheureuse* " (2459). Jeanne quant à elle ne peut pas rester trop longtemps sans plantes, à tel point que lorsqu'elle voyage elle achète des fleurs pour les mettre dans sa chambre d'hôtel. Aussi affirme-t-elle qu'elle préférerait mourir que se passer de ses plantes, ce qui n'est pas qu'une parole métaphorique car elle y est allergique et a déjà dû se retrouver à l'hôpital sous cortisone. Elle affirme que sans ça " *elle ne pourrait pas vivre* ". (Entretien 2461). La présence des plantes semble être une condition *sine qua non* à l'existence. Mais leur simple présence ne suffit pas, en fait, il s'agit plutôt d'interactions.

Martine, comme Jeanne, reconnaît une agentivité aux plantes qu'elle traite comme des individus dotés d'une intériorité et de sensibilité. Leurs relations d'interdépendance sont vitales, mais aussi affectives. Ainsi, elles se disent elles-mêmes très sensibles aux états de leurs plantes, et particulièrement à celui des fleurs. Martine peut faire des bouquets de graminées mais pas de fleurs. Elle confie " *Non une fleur je peux pas. Ça a plus de personnalité.*" (Entretien 2459) et Jeanne, " *une plante qui gèle c'est une plante qui souffre. J'en suis malade.* " (Entretien 2461) Cette sensibilité et la reconnaissance de l'intériorité des plantes les engagent dans des pratiques où elle favorise *l'action indirecte négative*, telle qu'elle a été théorisée par André-Georges Haudricourt. (1962) Par exemple, elles préfèrent amender le sol pour favoriser la pousse et elles aiment planter. Martine laisse son chèvrefeuille monter dans la vigne vierge et dans le rosier, évite par exemple de tailler les plantes. Elle avoue " *Ma voisine, justement, elle me dit "mais coupez ça, coupez ça repartira". Mais j'ai l'impression que ça lui fait mal. J'aime pas couper du tout. C'est presque de la chirurgie.* " (Entretien 2459) Et Jeanne " *Mais je veux dire, voilà, quand une plante et comme ça, elle vient... Je veux dire, de moi-même je ne la taillerais pas pour lui donner une forme. Ça je... Je ne peux pas. Si quelqu'un le fait pour moi, très bien, mais moi je ne peux pas.* " (Entretien 2461) Il semblerait alors que cette relation d'"*amitié respectueuse*" (Haudricourt, 1962 p.42) et cette rhétorique du laisser-faire s'oppose à la notion d'agentivité comme capacité à faire. Nous pouvons alors nous demander si reconnaître une agentivité aux plantes les dépossède de la leur ?

Dans son article *L'agentivité en question : étude des pratiques discursives des femmes enceintes sur les forums de discussion*, Noémie Marignier s'intéresse au discours des femmes enceintes sur les forums de discussion autour de l'accouchement. Ces forums leur permettent de gagner en agentivité par rapport au corps médical, « *accoucher* » et non plus « *se faire accoucher* ». Mais, elles finissent par déléguer cette puissance d'agir à l'enfant qui guiderait l'accouchement, puis à

la Nature, à qui elles redistribuent cette agentivité. Finalement, elles ne sont pas les premières actrices de l'accouchement, mais elles sont traversées, prises dans l'agentivité propre à l'enfant, et plus généralement, à la nature qui a créé leur corps ainsi pour un projet qui les dépasse : la procréation. Cette définition de l'agentivité et de sa redistribution à la nature, est également opératoire en ce qui concerne le discours de ces femmes sur leurs jardins, dans le sens où elles ne s'attribuent pas tout le mérite de la floraison et redistribue de leur agentivité aux plantes. Cependant, il ne s'agit pas ici d'une division, mais plutôt d'une multiplication, car elles ne se contentent pas de déléguer mais engagent un dialogue avec les plantes et un savoir-faire du dialogue qui leur donne une conscience d'elles-mêmes. Elles se reconnaissent « *un fluide* » (Entretien 2459) qui participe à leur individuation. Jeanne parle d'ailleurs « *d'échange affectif* » (Entretien 2461) et Martine les considère comme des « *compagnes* ». (Entretien 2459) Le fluide de Jeanne lui permet de faire renaître des plantes contre les attentes de sa voisine : « *elle me disait "Mais jetez-le, il est foutu !", et je disais "mais non, non je vais le sauver je vais le sauver !" Et je l'ai embrassé, embrassé, embrassé, et il est reparti. Elle n'en revenait pas* » (Entretien 2461). Comme si les plantes les reconnaissaient elles aussi, en retour, pour leurs particularités. Jeanne explique alors « *vous vous en occupez, elles vous le rendent, vous vous en occupez pas, elles vous le montrent aussi* ». (Entretien 2461) Pour Jeanne, c'est une façon de se distinguer. Elle raconte qu'alors qu'elle déplaçait son Lila, savoisin lui a dit « *Mais vous allez l'abîmer le pauvre, à force de le déplacer.* » c'est à quoi elle a répondu « *Mais non avec moi il va toujours bien.* » (Entretien 2461) Elle a d'ailleurs du mal à déléguer le jardinage à d'autres personnes car elle considère qu'ils ne comprendraient pas. Cette relation particulière, ce fluide, est confirmé par sa voisine qui lui a dit « *quand vous revenez vos plantes sont beaucoup plus belles au bout de 3 jours que lorsque vous n'êtes pas là.* » (Entretien 2461) Finalement, l'agentivité ici correspondrait plus à une *capacité à faire faire*, qu'à une *capacité à faire*.

III. FAIRE SOI-MÊME

Par ailleurs, bien qu'elles parlent des plantes avec un certain respect, leur jardin est leur création, leur monde en miniature, transformé. C'est le lieu de leur puissance d'agir. Ce sont des sphères séparées, dans lesquelles elles reproduisent un ordre du monde bien à elles, à voir et à sentir. Elles y transplantent des fleurs de pays étrangers ou volées lors de promenades et les agencent selon leurs propres influences esthétiques. Martine affirme « *C'est ma création, c'est ma chose. C'est très personnel et très égoïste .* » (Entretien 2459). Les deux femmes choisissent leurs plantes en fonction de la couleur, la forme, et l'odeur. Le jardin de Martine est majoritairement rose et celui de Jeanne est bleu, blanc et jaune. Ce que Martine aime par-dessus tout, c'est « *innover, planter, faire des boutures, créer...* » (2459) Il s'agit de créations personnelles avec une dimension clairement esthétique et non utilitaire, car toutes deux préfèrent cultiver des fleurs qu'avoir un potager. Quant à Jeanne, elle agence son jardin selon un ordre très précis :

« *Je supporte pas le désordre. Donc c'est pour ça que comme la maison, je l'ai décorée de ces*

couleurs là, il y a la chambre jaune, la chambre verte, la chambre bleue, moi je suis repartie pour le jardin en prenant le bleu du ciel, et je me suis dit, on le retrouve sur la terre, pour faire de l'unité. Et je suis repartie avec le jaune et le blanc." (Entretien 2461)

Toujours dans son article *Une littérature du foyer : les livres de travaux manuels amateurs* Claire Le Thomas observe, quant aux discours tenus dans les revues spécialisée de travaux manuel, que "*L'agencement et l'ornementation de la demeure témoignent d'autant plus de l'unicité de son occupant, que celui-ci se singularise lui-même par les artefacts accomplis.*" (C. Le Thomas, 2008 p. 8) Il semblerait, effectivement, que le jardin de ses femmes soit une manière d'affirmer leur identité esthétique et de s'approprier pleinement leur environnement. C. Le Thomas explique que ces jardins, qui sont presque des décors, ont d'autant plus de valeurs qu'ils ont été fait par elles-même manuellement : "*en embellissant par soi-même son intérieur, en fabriquant de ses mains des objets ornementaux et usuels, l'habitant marque sa différence : non seulement il réalise un décor personnel, il individualise son logement, mais il fait également montre de compétences particulières.*" (C. Le Thomas, 2008, pp. 7-8). En ce qui concerne ces deux femmes, le jardin est aussi un lieu pour exprimer leur créativité et pour prendre conscience d'elle-même en faisant, directement avec les mains (les deux ne mettent pas de gants et plongent leurs mains directement dans la terre), leur monde.

Jeanne est celle qui tire le plus de plaisir de cette praxis, de la capacité à transformer son environnement toute seule. Elle a une grande autonomie, bricole beaucoup et fait même le gros œuvre. Elle abat des cloisons, peint et fabrique sa peinture seule, construit des murets. Elle ajoute au sujet de cette construction "*même quand j'avais mes pierres, elles m'ont manqué et j'y retournais.*" (Entretien 2461). Jeanne joue avec les figures archétypales de la féminité et de la masculinité assez librement. Au sujet de son obsession avec l'eau et le propre, elle s'amuse "*Je pourrais être Lady McBeth*", et de sa passion pour le bricolage "*Quand j'étais petite (...) je disais toujours que je voulais faire Gentleman Farmer. Et je voulais monter sur un tracteur et tout le monde riait dans ma familleetsedemandaitcequej'avais.*"(Entretien2461)Sicetteautonomieetcettetransgression de l'éternel féminin pourrait s'expliquer par le veuvage de Jeanne, elle fait remonter son caractère transgressif à son enfance. Perrine Lachenal au sujet de la pratique du self-défense par des jeunes femmes au Caire, montre comme le fait que les femmes apprennent à se défendre elle-même bouleverse l'ordre social et leur permet d'expérimenter d'autres performances de genre. "*La défense qui désignait une relation de dépendance dont la dimension sexuée primait – l'homme devant protéger la femme – devenait avec les cours de self-défense une propriété individuelle et une ressourcepropre.*"(Lachenal2019)PourJeanne,lejardinageetlebricolage-voirelesttravaux-, lui permettent une formidable conscience de son autonomie et de son corps, duquel elle pousse les limites. Grâce au cours de peinture qu'elle suit selon la méthode Marthelot, elle est devenue presque ambidextre. Au sujet des joints entre le mur et le plafond qu'elle a peint elle-même, elle se réjouit "*Je le fais avec ma main gauche, sûre de moi.*" (Entretien 2461)

Martine, elle, délègue beaucoup de travaux à son mari. Il bêche, bricole la serre, les bancs... Pour elle, bien que ses deux fils aient des plantes, le jardinage est une activité féminine, “ *mon père n'avait pas de plantes vertes, mon beau-père n'avait pas de plantes vertes. C'est plutôt féminin. Mon mari, s'il était seul, je ne pense pas qu'il aurait de plantes vertes.* ” (Entretien 2459) Comme l'a montré Anne Lambert dans son article “ *Échapper à l'enfermement domestique, Travail des femmes et luttes de classement en lotissement pavillonnaire* ” le fait que les travaux manuels plus difficiles incombent aux hommes soulève des enjeux de pouvoir au sein des foyers.

“ Un certain accord semble alors se faire entre les partenaires sur le caractère « naturel » et « complémentaire » de cette division sexuée de travail en fonction de la technicité des tâches et des outils mobilisés ; mais pour une large partie des femmes interrogées, la notion de « complémentarité » plusieurs fois mobilisée en entretien pour décrire l'espace des pratiques d'aménagement masque mal la répartition déséquilibrée des tâches, au prestige et à la visibilité inégales.” (Lambert, 2016)

De plus, si le jardin est “ *sa sphère* ”, et que, au vue de tout ce que nous avons énoncé ci-dessus, elle n'est pas seulement siennée par assignation, il y a quand même au sein de son foyer, une division genrée de l'espace. “ *Mon mari a son bureau tout en haut, et moi j'ai le mien tout en bas* ”. (Entretien 2459) Difficile ici de ne pas y voir, à l'instar de la maison Kabyle, (Bourdieu 1972) l'expression d'une représentation symbolique : elle est tout en bas, tandis qu'il est tout en haut, mais elle est devant la maison, alors qu'il est dans la maison, loin du palier de la porte. Le travail de son mari réside se fait dans un bureau, où dans des tâches qui demandent de la force, tandis que le sien se fait dans le soin et le bénévolat, et plus proche de la *nature*. Elle ajoute, après avoir parlé de ses engagements bénévoles “ *Je trouve que quand on est privilégiés on peut donner un peu de soi, les jardins c'est un peu ça aussi. Je donne un peu de moi...* ” (Entretien 2459). Si toutes les deux se saisissent du jardinage pour éprouver et augmenter leur puissance d'agir, l'une le doit à ses aspirations de gentleman farmer, et l'autre à sa féminité.

Au total, le jardinage semble participer à l'agentivité de ses deux femmes en leur permettant de tisser des liens avec le monde à différentes échelles. Il leur permet de s'inscrire dans une communauté de pratique, et du point de vue symbolique il enrichit grandement leurs représentations du monde, et leur capacité à se mouvoir dedans avec un œil expert. L'agentivité qu'elles éprouvent dans leurs relations intimes avec les plantes se traduit plus par une *capacité à faire faire* que par une capacité à faire. Par ailleurs, le jardinage est aussi un moyen d'assouvir des aspirations créatrices et leur donne la possibilité de prendre conscience d'elles-mêmes en modifiant leur espace, en transformant le réel. Cependant, cette relation entre praxis et individuation est inégale entre les deux femmes : Jeanne y déploie ses capacités physiques et transgresse les modèles de comportement féminins, tandis que Martine pense son jardin comme une “ *sphère* ” féminine, bien séparée de la sphère masculine. Nous pourrions tout de même nous demander pourquoi ces deux femmes n'ont jamais envisagé de faire de cette passion un métier ?

J'ai trouvé l'exercice qui consistait à s'approprier des enregistrements d'une autre chercheuse

intéressant, car, sans avoir vu le terrain, nous pouvions nous plonger dans les descriptions faites par les enquêtés, sans que nos souvenirs ne les contredisent. Contraint.e.s de les prendre aux mots, nous avons un accès très direct à leurs représentations. Cependant, étant donné que l'une de mes parties traitait de ce que cette expérience fait au corps, il aurait pu être pertinent de faire de l'observation participante, d'autant plus que je n'ai aucune expérience de jardinage.

BIBLIOGRAPHIE THÉMATIQUE Les revues spécialisées :

BERGUES, Martine. 2010 " Fleurs jardinières et fleurs fleuristes". *Ethnologie Française* , 40(4), nouvelle série, pp. 649-656. Url : <http://www.jstor.org/stable/40991632>

LE THOMAS, Claire. 2008 «Une littérature du foyer : les livres de travaux manuels amateur.» *Voix plurielles* 5.1

RUSTICA, le site : <https://www.rustica.fr/pelouse/5-etapes-pour-refaire-gazon,4258.html>

Nature, pratique et agentivité :

HAUDRICOURT, André-Georges (1962). "Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui". *L'Homme*, tome 2 n°1. pp. 40-50

LACHENAL, Perrine (2019). Contrecoups. Représentations et pratiques de la violence des femmes, Le Caire, 2010-2015. *Ethnologie française* , vol. 49(2), 261-275. URL : <https://doi-org.gorgone.univ-toulouse.fr/10.3917/ethn.192.0261>

MARIGNIER, Noémie (2015). « L'agentivité en question : étude des pratiques discursives des femmes enceintes sur les forums de discussion », *Langage et société* , vol. 152, no. 2, pp. 41-56.

Le décor :

BOURDIEU, Pierre (1972). La maison ou le monde renversé. Dans : P. Bourdieu, *Esquisse d'une théorie de la pratique: Précédé de « Trois études d'ethnologie kabyle »* (pp. 45-59). Genève, Suisse: Librairie Droz.

LAMBERT, Anne (2016). Échapper à l'enfermement domestique: Travail des femmes et luttes de classement en lotissement pavillonnaire. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 215(5), 56-71. URL : <https://doi-org.gorgone.univ-toulouse.fr/10.3917/arss.215.0056>

